

Québec français



C'est de valeur Histoire et métamorphoses

Ludmila Bovet

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bovet, L. (1992). C'est de valeur : histoire et métamorphoses. *Québec français*, (86), 99–100.

HISTOIRE DE MOTS

C'EST DE VALEUR HISTOIRE ET MÉTAMORPHOSES

« L'expression la plus ordinaire est : de valeur, pour signifier qu'une chose est pénible à faire ou trop fâcheuse. Ils ont pris cette expression aux sauvages. »

Cette affirmation surprenante se trouve sous la plume de Jean-Baptiste d'Aleynrac qui, vers 1755, notait ses observations sur le français que parlaient les Canadiens.¹

Une formule magique

Si d'Aleynrac ne donne aucune preuve à l'appui de ce qu'il avance, un autre auteur avait été beaucoup plus explicite un demi-siècle auparavant. Dans ses *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, publiés à la fin de 1702, le baron de Lahontan consacrait plusieurs chapitres à la description du comportement et de la mentalité des Amérindiens. Il avait été particulièrement impressionné par les réponses lapidaires de ces derniers lorsqu'on les interrogeait. « Quand on les interroge leur réponse est concise & presque monosyllabique [...] vous les entendez dire : *Voilà qui est bien, cela ne vaut rien, cela est admirable, cela est raisonnable, cela est de valeur*. [...] qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à exécuter, ou qui demande que l'on y fasse quelques réflexions, ils diront que *cela est de valeur*, sans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront jusqu'à la fin avec une grande attention. Quand ils [les Jésuites] leur prêchent l'Incarnation de Jésus-Christ, ils répondent que *cela est admirable* ; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à dire, qu'ils penseront à cela.² »

Il est clair que dans les exemples ci-dessus, l'expression *c'est de valeur* n'a pas le sens de « c'est triste », « c'est dommage » que nous lui connaissons et qui a été relevé par d'Aleynrac. Il faut la comprendre par rapport à son contraire, *cela ne vaut rien*. Dans ce contexte, *c'est de valeur* signifie donc : cela vaut quelque chose, cela a du prix, cela a de l'importance, cela mérite réflexion. Par cette formule, l'Amérindien peut faire entendre poliment à son interlocuteur que ses propos sont dignes d'intérêt, mais qu'il ne veut pas s'engager tout de suite par une réponse catégorique. À la limite, cela signifie : *mon idée est faite et je n'en changerai pas*. C'est une façon d'éluder la question qui rappelle le fameux *p'têt ben qu'oui p'têt ben qu'non* que l'on attribue aux Normands.

Un héritage amérindien

La première attestation connue de cette expression est due à la plume d'un contemporain de Lahontan, le comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France. Dans une lettre adressée à la cour de France le 20 octobre 1691, il parle d'une escarmouche avec les Iroquois où ces derniers perdirent quarante-cinq hommes. « Cet échec qui était de valeur pour eux, pour me servir de leurs termes, parce que parmi leurs morts, il y avait de leurs principaux chefs, les rallentit beaucoup et fit que [...] ils se sont à la fin retirés et nous ont laissés achever nos semences [...] » (Dans *Rapport de l'archiviste de la province de Québec 1927-1928*, p.68).

Y a-t-il contradiction entre l'emploi de la tournure *de valeur* dans ce contexte-ci et l'usage qui est décrit par Lahontan ? Non, parce que, dans les deux cas, est

présente la notion d'importance accordée à la chose, qu'il s'agisse d'une réponse à une proposition (chez Lahontan) ou d'une réaction à un événement (chez Frontenac).

Des exemples analogues figurent dans des récits de voyage qui se déroulent dans les vallées du Missouri et du Mississippi au milieu du XVIII^e siècle. Chez tous les auteurs, la tournure *de valeur* est clairement identifiée comme étant une particularité du langage des autochtones. Mais dans quelle langue s'exprimaient-ils au juste ? Les Amérindiens parlaient-ils français ?

Les récits qui font état des contacts entre Français et autochtones au XVII^e s. laissent supposer que, de rares exceptions près, les indigènes parlaient leurs langues et que leurs propos étaient traduits par un interprète³ ; c'était généralement un Français, à l'époque. L'Indien disait donc, dans un idiome algonquien ou iroquoien, un mot signifiant « qui a de la valeur, du prix » et l'interprète traduisait par le terme français *de valeur*. Il faut penser qu'à l'époque, on disait *c'est de valeur* là où nous disons maintenant *c'est d'une grande valeur* ou *ça a de la valeur*⁴. Mais l'Indien utilisait le mot dans certains contextes, contextes dans lesquels *de valeur* n'a jamais été employé en français. Le mot amérindien avait une plus grande extension d'emploi que n'en a le terme français. Les contacts entre les deux peuples étant fréquents, le terme français a fini par s'appropriier les emplois du mot indigène. C'est un cas d'amérindianisme sémantique !

De nouvelles valeurs

Il reste à se demander comment *de valeur* en est venu à signifier « pénible » et ensuite « fâcheux », sens relevés par d'Aleynac. (Peu avant, en 1743, le père Potier avait noté les sens suivants : 1° de prix, 2° difficile.) En l'absence de documents, il faut essayer d'imaginer ce qui a pu se produire. Les événements auxquels les Amérindiens donnaient le qualificatif *de valeur*, c'est-à-dire « d'importance », « qui sort de l'ordinaire » étaient probablement assez souvent des événements funestes. L'attestation tirée de la lettre de Frontenac en est justement une illustration. On peut supposer qu'à force d'entendre le terme dans de tels contextes, il s'est produit une association d'idées dans l'esprit des Canadiens-français. *Un échec qui était de valeur pour eux*, c'est un échec particulièrement important, avec des conséquences qui sortent de l'ordinaire pour les indigènes. Mais si l'on se met à la place des Français, pour qui *de valeur* signifie « qui est d'un prix élevé », on pense à la formule équivalente « qui coûte cher » et on aboutit à l'interprétation suivante : « Cet échec coûtait cher aux Iroquois puisqu'ils avaient perdu certains de leurs principaux chefs dans la bataille ». Quelque chose qui coûte cher, c'est quelque chose qui entraîne de graves conséquences; c'est quelque chose de difficile à supporter matériellement et moralement. À partir de là se sont développées les deux acceptions que l'on connaît à la locution *de valeur*. La notion « difficile » est déjà présente chez Lahontan (voir ci-dessus : « qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à exécuter », ainsi que dans un petit glossaire français-huron). Ce sens est bien attesté jusqu'au milieu du XX^e s., mais il est tombé en désuétude peu après. Celui de « fâcheux, triste » continue à mener une vie très active depuis qu'il s'est cristallisé dans l'équation : *c'est*

(bien) *de valeur* = *c'est (bien) dommage*.

Une phrase écrite par M^{me} Bégon dans une lettre du 22 février 1751 est comme un éclair de flash projeté au cœur de l'intrication des sens : « Il y a aujourd'hui un an que nous sortîmes de la Galissonnière pour venir ici, mais il faisait bien plus beau, car il fait froid autant, je crois, qu'en Canada et il est de valeur de s'y chauffer par la cherté du bois. » (Dans *Rapport de l'archiviste de la province de Québec 1934-1935*, p. 252 ; orthographe modernisée). M^{me} Bégon est en France lorsqu'elle écrit cette lettre, à la fin de sa vie, mais elle est née et a vécu à Montréal. Le passage *il est de valeur de s'y chauffer par la cherté du bois* peut être compris aussi bien par « il est d'un prix élevé de se chauffer » que par « il est difficile de se chauffer ».

Pas si exotique que ça ?

Il est probable que le glissement de sens dont le terme *de valeur* a été l'objet au Canada français ait été favorisé par la polysémie que connaissent ici d'autres termes appartenant au même champ notionnel. L'adjectif *coûteux*, par exemple, a également eu les sens de « pénible, fâcheux, difficile, gênant », qui seraient originaires de Normandie, d'après le *Glossaire du parler français au Canada*. Du reste, on dit encore : *ça me coûte de faire telle chose*. Il en va de même pour le mot *dispendieux*, qui est attesté dans des emplois semblables à ceux de *coûteux*. Par ailleurs, en français de France, *onéreux* a eu d'abord le sens étymologique de « qui est à charge », puis celui de « qui est incommode, pénible », avant de prendre son sens actuel de « qui est coûteux, cher ». On observe donc un développement sémantique semblable pour ces mots qui expriment une idée de prix élevé. Il n'est alors pas étonnant que *de valeur* ait suivi la même évolution.

Il n'est pas étonnant non plus que cet usage continue à intriguer les francophones non québécois puisque, en apparence, il y a contradiction entre l'idée de *valeur* et celle de *dommage*.

1. *Mémoires* de Jean-Baptiste d'Aleynac publiés par Charles Coste, 1935, p. 31.

2. Lahontan, *Oeuvres complètes*, édition critique établie par Réal Ouellet, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990, t. 1, p. 643-644 et p. 657.

3. *Ibid.*, p. 766-767 : Il n'y a point de Sauvages en Canada qui veuillent parler François, à moins qu'ils ne croient qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien sçavoir avant que de s'exposer à vouloir s'expliquer, à moins que la nécessité ne les y oblige, lors qu'ils se trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue. — Lahontan avait lui-même appris les rudiments de la langue algonquienne.

4. Aujourd'hui, *de valeur* ne s'emploie plus qu'en fonction d'épithète (*un bijou de valeur*, mais : *ce bijou est de grande valeur, de peu de valeur* ou *sans valeur*).

Les données sur lesquelles s'appuie cette étude proviennent de la documentation du Trésor de la langue française au Québec.